



CLASSIQUES
GARNIER

TOLLIS (Claire), « Les spatialités du *care*. Une autre géographie des espaces naturels dits “protégés” », *Éthique, politique, religions*, n° 3, 2013 – 2, *Prendre soin de la nature et des hommes*, p. 103-120

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2120-4.p.0103](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2120-4.p.0103)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

TOLLIS (Claire), « Les spatialités du *care*. Une autre géographie des espaces naturels dits “protégés” »

RÉSUMÉ – L'expérience de terrain et les recherches menées auprès de gestionnaires d'espaces qualifiés de “naturels” montrent qu'il n'est pas possible de prendre soin de ces espaces si l'on focalise l'attention seulement sur eux. Car les frontières sont poreuses et les réseaux d'influence en constante recomposition, que ce soit pour aménager ou pour ménager ces espaces. Les espaces naturels existent à travers d'autres espaces (de concertation, de travail, de communication, etc.). Une approche par l'éthique et plus spécifiquement par le *care* permet d'intégrer tout ce que nous voulions voir traiter ensemble : la nature, le social, le politique. L'enquête est ici focalisée sur des pratiques qui prétendent prendre soin des espaces naturels. Le *care* apparaît comme une activité englobante agissant sur plusieurs niveaux. Il implique différents acteurs selon un processus complexe, difficilement prévisible. Dans les discours politiques, il apparaît comme un projet de société, une éthique globale toujours appuyée sur des sites précis. En miroir, les relations de soin, mettent en évidence une éthique situationnelle et plurielle souhaitant participer, plus largement, à façonner un monde plus juste ou plus beau. Les échelles dialoguent, les situations d'action se nourrissent l'une – l'autre. Nous expliquons alors que ce sont les objets qui cousent entre elles ces échelles et ces actions. Le regard porté sur les espaces protégés, via le prisme des théories du *care*, nous permet d'entrevoir une géographie relationnelle est non exclusive de ces espaces : ils sont pris dans des réseaux de relations qui les maintiennent. En définitive, les espaces de nature n'apparaissent que comme la partie immergée, visible, du travail de *care* qui les concerne. La chaîne de responsabilité qui permet de les préserver va du très local au très global et réciproquement.

ABSTRACT – The spatiality of care. Another geography of “protected” natural areas. Field research undertaken with managers of natural areas shows that it is not possible to take care of them if they are apprehended in isolation. This is because their borders are porous and the plans that seek to

protect them are constantly changing. Natural areas exist through other places (for meetings, negotiations, work, communication and so on). Approaching the management of natural areas via theories of care makes possible the integration of nature, social practices, and politics. In this article we focus on actions that are entitled as “caring” for natural areas. Care, in this context, is an inclusive activity that occurs on a variety of levels. It involves different stakeholders in a very complex process whose outcomes are not easy to predict. In political discourse, it appears as a societal project, a global ethics that is always illustrated with reference to specific places. Caring relationships embody a more situational ethics that aims, more widely, at “changing the world”. Dialogue occurs between different levels, and different situations feed into each other. Objects participate in sewing together these scales and actions. Looking at protected areas through the prism of theories of care leads us to explore a relational geography in which these places are caught in the relational networks that maintain them. After all, natural areas are only the emergent, or visible, part of the caring process. The chain of responsibility that participates in preserving them goes from the very local to the very global and back again.

LES SPATIALITÉS DU CARE

Une autre géographie des espaces naturels dits « protégés »

Si nous retenons la définition la plus partagée de la géographie, il s'agit d'une « science qui a pour objet l'espace des sociétés, la dimension spatiale du social » et qui recouvre à ce titre « trois réalités » : la paléogéographie (anciennement, un regard empirique et théorique sur l'ici et l'ailleurs), l'exploration et la description de la Terre (géographie physique) et un ensemble de discours sur les « genres de vie » (géographie humaine) (Lévy, 2003). Il s'agit d'une discipline extrêmement divisée. Certains s'occupent de décrire et expliquer les mécanismes historiques et contemporains de la Terre alors que d'autres s'attachent aux sociétés qui y vivent, contraignants ou contraints par, leur milieu.

Ici, nous souhaitons dire que recoudre avec les représentations, les affects, les discours et l'organisation des acteurs n'empêche pas de remettre la matérialité du monde au centre de la réflexion. Peut-être même que c'est cette matérialité qui permet de coudre ensemble les différentes dimensions du social. La proposition ici exposée découle d'une recherche menée ces six dernières années, mais avant tout d'une expérience de terrain où nous avons été amenés à nous soucier d'espaces singuliers qualifiés de « naturels ». Apprentie chercheuse, attachée à ces espaces et même affectée par eux, nous n'avons pas su nous satisfaire des théories formulées au sein du champ dans lequel nous aimerions pourtant nous inscrire ...

La géographie des espaces naturels protégés s'emploie à étudier des territoires périmétrés. Dans ce mouvement, certains s'intéressent aux composantes de l'espace (géomorphologie, espèces en présence), d'autres se penchent sur les jeux d'acteurs. Parfois, ils se parlent pour faire état de leurs résultats respectifs, mais ils ne travaillent pour ainsi dire jamais ensemble. De ce fait, les problématiques scientifiques (naturalistes), sociales et politiques sont trop souvent traitées à part. Le

fait même de faire une géographie des « espaces naturels¹ » est exclusif. Si l'on considère les lieux de provenance des visiteurs, la mobilité des espèces, ou même les conditions climatiques globales, ces espaces ne sont-ils pas liés à tout ce qui n'est pas eux ? Ils existent par ces liens avec « l'extérieur ». L'expérience de terrain et les recherches menées auprès de gestionnaires de ces espaces montrent qu'il n'est pas possible de prendre soin des espaces naturels si l'on focalise l'attention seulement sur eux. Car les frontières sont poreuses et les réseaux d'influence en constante recomposition, que ce soit pour aménager ou pour ménager ces espaces. Les espaces naturels existent à travers d'autres espaces (de concertation, de travail, de communication, etc.). Il convenait de mettre à jour la nature de cette sorte d'ubiquité et de parvenir à repenser ensemble les dimensions naturalistes, sociales et politiques de cette gestion². Mais comment ?

Un signal fort émergeait du discours des gestionnaires : le terme « éthique » apparaissait fréquemment. Il semblait signifier que quelque chose était en train de changer, ils prenaient en compte davantage de choses. Ce signal rencontrait en miroir, une opportunité académique : les géographes se saisissaient, eux aussi, de l'éthique (Proctor & Smith, 1999 ; Lévy, 2009 ; Ghorra-Gobin, 2010). Il était hors de question de traiter cet aspect comme une dimension en plus, une dimension à part des pratiques de gestion des espaces naturels. L'éthique devait permettre d'intégrer tout ce que nous voulions voir traiter ensemble : la nature, le social, le politique. L'enquête s'est donc focalisée sur des pratiques que nous avons qualifiées d'« éthiquetées », des pratiques qui affichaient prendre soin des espaces naturels. Notre réflexion ne se baserait pas sur des espaces *a priori* mais sur des initiatives. L'idée serait d'observer quels étaient les espaces mobilisés *dans* et affectés *par* ces actions. En empruntant aux théories de l'action (Thévenot, 2006), nous espérons alimenter la géographie par les marges, convaincus que dans sa mise en action, l'éthique se spatialisait (Tollis, 2010). La problématique travaillée et dont nous souhaitons rendre compte ici peut ainsi être formulée de

1 Nous passons sur les difficultés voire la pertinence de cette appellation ! Pour une synthèse éclairante des débats à ce sujet, voir Depraz, 2009.

2 Il convient de préciser que nous ne sommes pas les seuls à aller dans ce sens, en témoigne les travaux de Michel Lussault sur les phénomènes urbains, Valérie November sur le risque ou Coralie Mounet sur les animaux « à problèmes », pour ne citer qu'eux.

la façon suivante : quels sont les espaces impliqués dans les pratiques de gestion des espaces naturels qui se disent « éthiques » ?

L'idée d'échelle, chère aux géographes, posait plus spécifiquement question. Il s'agissait d'observer à quelles échelles les actions des gestionnaires se déployaient et, plus important encore, quels étaient les liens concrets entre les différentes échelles auxquelles ils opéraient. À travers cette analyse, nous cherchions à montrer que les espaces naturels comme périmètres de protection n'était pas l'échelle pertinente, ni du point de vue de l'action, ni depuis celui de la réflexion. Dans cette dynamique, les théories du *care*¹ sont apparues d'un grand secours pour donner à voir ce que nous observions sur le terrain. Mais cette « solution » amenait un nouveau problème dont il convient dès à présent de rendre compte. Il semble que les théories du *care* s'attachent à décrire des relations interpersonnelles et donc, les appliquer aux « espaces de nature » impliquait de les tordre pour que des entités non-humaines puissent être prises en compte dans l'analyse. En fait, cette difficulté s'est dissipée du fait que, même si dans la plupart des analyses, l'accent est mis sur ces relations de personne à personne, le *care* englobe un nombre plus étendu de préoccupations : c'est « une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre monde, de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible » (Fisher & Tronto, 1991)². C'est donc à travers le prisme des théories du *care* que nous tenterons de rendre compte, ici, des façons dont le « prendre soin » des pratiques de gestion des espaces de nature se spatialise. Commençons par nous assurer que le *care* correspond bien au travail des gestionnaires avant de développer plus avant les différents types de *care* et leurs spatialités puis de tenter d'alimenter les questions d'ordre disciplinaire qui motivent notre propos.

1 Bien que nous ayons été sensibles à ces approches dès le début du travail, elles ne sont apparues comme un « outil théorique » qu'à l'issue du travail de terrain, ce qui permet de dire que les résultats obtenus ne sont pas un « pur produit » de leur utilisation. La période de cette mobilisation correspond à celle où nous avons été invités par J.P. Pierron au séminaire de Lyon dont cet ouvrage se fait l'écho.

2 La difficulté s'est dissipée mais elle n'a pas vraiment disparu puisque même si nous pouvons nous intéresser aux non-humains, les non-humains, eux, ne s'intéressent pas à nous (Hache, 2011), en tout cas, rien ne nous permet de le dire.

PRENDRE EN COMPTE/PRENDRE SOIN : QUELLE DIFFÉRENCE ?
QUELLES IMPLICATIONS ?

Le *care* traduit des préoccupations humaines. Les enjeux de ces préoccupations concernent le monde dans lequel nous vivons. Il s'agit d'inquiétudes familières, ordinaires et quotidiennes. Lorsque les gestionnaires s'efforcent de protéger un espace, ils se préoccupent du devenir d'une pluralité d'êtres et de choses en mettant en œuvre des expérimentations politiques pour répondre de façon concrète aux besoins de ces autres. Nous nous basons sur les résultats d'observations¹ menées sur trois initiatives singulières : la mise en œuvre d'une gestion durable des espaces verts de la ville de Grenoble (notamment la suppression des produits chimiques), la constitution d'un collectif de ramassage des déchets sur le massif de la Chartreuse (à la périphérie de Grenoble) et l'instauration de quotas à l'entrée de la Mount Jefferson Wilderness (Oregon, États-Unis).

Nous allons voir que la façon dont les acteurs rencontrés *s'inquiètent* de permettre à différents publics de cohabiter entre eux et avec les éléments « naturels » s'inscrit dans une perspective tout à fait proche du *care*.

— Le *care* : une disposition mais surtout un travail. Toutefois, le *care* ne se résume pas à cette simple prise en considération. Le soin compris dans la notion de *care* est empreint d'une sensibilité particulière et engage à des actions qui débordent les arguments pouvant être mobilisés. Le *care* ne correspond pas à une justification qui serait nouvelle. Il s'agit d'une disposition qu'ont certaines personnes pour une compétence qui est foncièrement éthique et qui consiste à transformer des situations concrètes. Cette disposition ne signifie pas que « l'on nait *caring* », on le devient par le travail, « c'est sous la contrainte de devoir s'occuper des autres que la disposition au *care* a quelque chance (pas toujours mais souvent) de se développer. La disposition ne précède pas le travail de *care*, elle y trouve l'occasion de s'y exercer » (Molinier, Laugier, Paperman,

1 Il s'agit d'une cinquantaine de journées passées avec les gestionnaires de ces espaces, d'une soixantaine d'entretiens individuels, de questionnaires auprès des usagers (200) et de l'analyse d'un corpus de documents d'archives (lettres de plainte, comptes-rendus de réunions, communications internes).

2009, p. 15). Plus qu'une prise en compte occasionnelle, le *care* est donc un travail. Il apparaît que les gestionnaires que nous avons suivis – parce qu'ils « éthiquetaient » leurs pratiques – s'engageaient dans ce type de travail et cherchaient à le faire reconnaître.

— Une condition : accepter la commune vulnérabilité. À la base de ce travail de *care*, il y a une condition qu'il est très difficile de remplir. Il s'agit de la prise de conscience et de l'acceptation de l'interdépendance et *in fine* de la *vulnérabilité* de tous. Prendre soin d'autrui ne revient pas à le prendre en pitié – ce qui relèverait d'une forme de mépris, de malveillance déguisée en bienveillance – mais à le considérer comme un autre soi, aussi vulnérable que soi, dépendant de nous comme nous dépendons des autres. Or, il est délicat de s'avouer vulnérable et dépendant dans nos sociétés fondées sur l'idéal de l'autonomie.

Les théories du *care* mettent en avant des figures positives de la dépendance telles que l'autonomie relationnelle, aujourd'hui disparues dans nos sociétés qui considèrent que l'autonomie est une autosuffisance. Selon les penseurs du *care*, en prenant soin des autres, nous maintenons et réparons un monde, le nôtre. Cela signifie que nous préparons aussi les conditions dans lesquelles le soin peut nous être apporté. Cette vision suppose d'accepter que « nous sommes tous des destinataires de *care*, même si nous ne le sommes pas tous de la même façon ni de manière égale » (Molinier & al. 2009). Dans cette perspective, il n'y a pas des *care-givers* d'un côté et des *care-receivers* de l'autre. Nous sommes tous susceptibles d'être, à tour de rôle, des « aides » et des « aidés ». Sans que cela recouvre une dimension négative, l'attachement et le soin sont précaires et ambivalents. Cela suppose qu'il n'y ait pas de coupure entre l'individu et la communauté à laquelle il tient. Or, il semble que les espaces naturels (parcs, jardins, *wilderness*) aient intégré la sphère morale de nos communautés. Il existe une sorte de consensus autour du fait que « ces espaces nous font du bien », ce qui est exprimé à travers les expressions de « besoin de nature » (Boutefeu, 2005) ou encore de « retour au vert » (Kalaora, 2000). Ainsi, les actes de *care* tournés vers les espaces naturels peuvent-ils traduire la dépendance que nous avons aussi vis-à-vis d'eux, une dépendance de plus en plus assumée (Younès, 2008).

— Une éthique forcément politique. Accepter que nous dépendions tous les uns des autres, mais aussi plus largement de notre environnement, donne au *care* une dimension politique. S'il n'y a pas de dichotomie entre

ceux qui s'occupent (*care-givers*) et ceux dont on s'occupe (*care-receivers*), c'est parce que nous nous situons dans un modèle triangulaire (Molinier & al., 2009) où le vivre-ensemble joue un rôle clé. Bien entendu, penser le *care* n'amène pas à se désintéresser de la sphère privée. Il y a un aller-retour entre sphère privée et sphère publique. Des gestes et des attentions qui sont *caring* peuvent se développer dans des relations intimes ou familiales, mais l'adhésion première à une vulnérabilité partagée suppose que cette relation n'ait pas lieu hors-cadre ou hors de toute considération politique. Certaines conditions matérielles propres aux soins qui sont dispensés requièrent aussi que le politique dans ses institutions s'intéresse aux activités de *care*. Cette éthique ne peut s'exercer que s'il existe un contexte propice à son déroulement. Même la relation mère-enfant qui apparaît comme une icône de la relation de soin, qui semble profondément ancrée dans une sphère privée, se situe pourtant dans une triade avec les institutions qui permettent, à travers des aides et parfois un accompagnement, à la mère de se rendre disponible pour s'occuper de cet autre.

Enfin, le *care* correspond à une activité dans la durée qui, nous l'avons dit, vise à maintenir, réparer, et perpétuer notre monde. Cela suppose une certaine continuité qui est le propre de certaines institutions ou certains objets (qui vont maintenir la mémoire, au-delà du geste de soin, pour que soit maintenue l'attention envers celui dont on s'est occupé). Ainsi, on peut parler d'un « continuum de *care* » qui impliquerait politiquement et moralement, des personnes, des êtres, des objets et des choses (des institutions, des lois, des lits d'hôpitaux ou des comptes rendus par exemple). Bien plus qu'une simple prise en compte des demandes et des besoins d'autrui – autrui compris au sens large puisqu'il peut concerner des objets et plus largement l'environnement – le *care* implique, dans sa politisation, que l'on souhaite se frotter aux autres (à leurs points de vue, à leurs expériences) dans une logique de rencontre attentive, d'accepter d'être transformé par la relation et d'appartenir à un monde commun que l'on cherche à maintenir et soigner ensemble. Il convient de se demander en quoi les pratiques des gestionnaires des « espaces de nature » que nous avons observées peuvent être interprétées comme des pratiques de *care* et quels sont les espaces mobilisés dans ces activités.

DIFFÉRENTES FORMES DE CARE, DIFFÉREMMENT SPATIALISÉES,
POUR PROTÉGER LES « ESPACES DE NATURE »

Il convient ici de décliner les différentes formes du travail de *care* et les espaces que ces activités mobilisent et affectent. L'objectif est surtout de comprendre comment ces formes de *care* se conjuguent pour que le maintien des espaces naturels concernés soit rendu possible.

— *Caring about* : porter son attention vers ces personnes et ces choses qui importent. *Caring about* correspond au souci que l'on peut ressentir et exprimer à propos de quelqu'un ou quelque chose. Cette préoccupation est la forme de *care* la plus facilement identifiable dans le discours des acteurs, mais ce n'est pas la forme la plus visible dans l'espace. Parfois ce souci se solde par des actions concrètes de soin mais ce n'est pas toujours le cas. D'autres fois, les acteurs sont préoccupés par le devenir ou le maintien de certains autres mais ne parviennent pas à le formuler si bien que ces soucis restent muets. L'enjeu pour les gestionnaires des « espaces de nature » est d'exprimer leurs soucis (ceux dont ils « *care about* ») et de parvenir à identifier ce qui compte pour les autres en aménageant des interstices d'expression : la participation, la délibération et la confrontation sont des activités privilégiées par cette forme de *care*. Il s'agit de déterminer les besoins qui doivent être entendus comme un souci de protéger, fondement de leurs actions.

Cette forme de *care* peut être repérée dans notre corpus au niveau de toutes les demandes morales que nous avons identifiées et qui importent pour les décideurs. À un niveau plus global, c'est le manque de ce *care* qui est mis en avant le plus souvent par les gestionnaires. Les gestionnaires reprochent à leurs supérieurs hiérarchiques de ne pas se soucier assez de leurs propres préoccupations, ces reproches étant principalement cristallisés autour des financements qualifiés d'insuffisants. L'allocation de moyens (matériels et humains) est l'indice sur lequel se basent les gestionnaires pour évaluer combien les institutions (Ville de Grenoble, Parc Naturel Régional, État, US Forest Service) se soucient de l'objet de leur mission. En exprimant leurs inquiétudes, les gestionnaires arrivent parfois à convaincre ces instances de leur attribuer davantage, ce qui va permettre aux autres formes de *care* d'émerger. Enfin, il arrive

parfois que les gestionnaires invitent les personnes qui les sollicitent à convoquer directement l'attention de leurs supérieurs hiérarchiques (des groupes d'usagers contactent par exemple directement le Bureau Régional du Forest Service) pour que ce souci soit entendu et ressenti à ce niveau là et que des moyens supplémentaires soient ensuite alloués au niveau local. Les supérieurs, désormais convaincus de la nécessité de se soucier de tels problèmes seront alors dans la position de demander des comptes aux gestionnaires. En accordant des moyens matériels, ils accordent aussi un certain crédit à ces travailleurs, selon une chaîne de responsabilité dans laquelle le souci est confié de personne à personne, parfois relayé par des documents (lettres, documents officiels, contrats de subvention).

— *Taking care of* : se porter *responsable* pour quelqu'un ou quelque chose. Lorsque les gestionnaires demandent et reçoivent les moyens d'engager des actions à propos d'un souci (*care about*), ils prennent la responsabilité de gérer ce souci (*taking care*), c'est-à-dire de transformer ces moyens en actions concrètes. Cette forme de *care* consiste à *s'organiser pour répondre* aux demandes identifiées. Elle est endossée principalement par les gestionnaires en charge ou les chefs de projet : ceux qui travaillent dans les bureaux, même si ces derniers effectuent des allers-retours sur le terrain. Cependant, elle peut aussi revenir à une équipe bénévole (c'est le cas dans le Collectif de citoyens « Chartreuse Propre » qui se monte pour nettoyer un massif). Cette activité consiste à monter des équipes de travail, distribuer les moyens financiers et organiser un plan d'action sur un temps plus ou moins défini à l'avance. Il s'agit donc d'une activité plutôt logistique dont on garde des traces pour pouvoir justifier des crédits (à la fois financiers, mais aussi de confiance) alloués par les personnes qui se soucient de voir les problèmes gérés. Cette activité (*taking care of*) peut être menée (en partie ou complètement) à distance du problème que l'on a décidé de régler.

— *Care giving* : développer des compétences pour *prodiguer un soin*. Lorsque le travail est organisé, la responsabilité est alors confiée à ceux qui vont dispenser le soin (*care giving*) réclamé. Mais, dans l'approche par le *care*, il ne s'agit pas de la simple application d'un programme décidé à l'avance. La situation de *care giving* déborde largement les prévisions. Car, *in situ*, ceux qui dispensent le soin reçoivent des signes spécifiques leur indiquant comment le soin doit

être précisément prodigué pour répondre au mieux à ce (lui) dont ils s'occupent. Cette activité suppose de trouver un équilibre entre, d'une part, le geste technique et, d'autre part, le souci de l'autre dans la singularité de son besoin, sa souffrance, ce qui requiert une position proche de la *sollicitude* (Pattaroni, 2001). Layla Raïd remarque que nos sociétés dévalorisent ce travail de *care-giving*. Il est généralement confié aux femmes et aux émigrés (Raïd, 2009). Au niveau des « espaces de nature », les personnes qui l'exercent sont effectivement : les jardiniers (qui se sentent si dévalorisés qu'ils se mettent parfois en grève), les bénévoles chartrousiens (dont certains trouvent qu'il n'est pas normal qu'aucun personnel du Parc ne soit présent les jours de ramassage) et enfin les gardes (saisonniers, non couverts par la sécurité sociale), soit des personnes peu valorisées. Les *care-givers* que nous avons interviewés ne se plaignent pas, mais il est vrai que leur situation matérielle diffère de celle des autres *corps* du *care*. Un des traits communs à la plupart de ces *care-givers* est la passion avec laquelle ils s'adonnent à leur tâche. Leur situation est précaire mais leur engagement ne l'est pas. Ce sont généralement des personnes qui ont accordé beaucoup de temps aux entretiens. Ils font part de motivations très personnelles (« *quand j'étais petit, j'étais amoureux du jardinier de mes grands parents* » « *Mes parents m'ont appelé Jeff en Référence à Mt Jefferson* ») et d'une très bonne connaissance des lieux dont ils s'occupent (« *mes arbres* », « *mes coccinelles* », « *mon espace de surveillance* »).

Enfin, il convient de noter que certains *care-givers* sont aussi des *care-takers*, c'est-à-dire des responsables investis au-delà de leurs heures de bureau, *in situ* pour prodiguer des soins à certaines plantes, certains insectes auxquels ils sont attachés. Concernant le collectif Chartreuse Propre, tous les *care-takers* sont des *care-givers*, ce qui tient au petit nombre de ses membres qui ne permet pas une distribution des tâches comme sur les autres terrains. Les jours de ramassage, ils oscillent entre ces deux positions, organisant la logistique de l'évènement et s'assurant du bien être des participants, tout en prêtant main forte au nettoyage du site.

— *Care receiving* : accepter de recevoir le soin prodigué, manifester un mieux-être. Le *care* n'est pas à considérer comme une activité à sens unique. C'est une éthique relationnelle, ce qui implique que

la personne ou l'objet du *care* a un rôle non négligeable à jouer dans la relation et dans la réussite de l'activité de soin qui est prodiguée, grâce aux deux autres niveaux du *care* (l'identification des besoins et la prise de responsabilité/allocation de moyens). La réception du *care* doit faire l'objet d'une observation attentive, si l'on veut que l'activité de *care* corresponde effectivement aux besoins identifiés. Autre obstacle, « le récepteur du *care* peut vouloir le diriger et non seulement le recevoir » (Raïd, 2009, p. 77). Il peut montrer des résistances ou de la récalcitance. Comme les coquilles St Jacques¹ ne se laissaient pas domestiquer (Callon, 1986), les destinataires du *care* – plantes, insectes, touristes – peuvent manifester des signes qui encouragent à penser que l'on n'a ou n'a pas pris soin d'eux, comme ils en avaient besoin. Pire, le doute de les avoir bien traités peut subsister longtemps si aucune manifestation n'est détectable. La question de la bonne réception du soin, et ce d'autant plus lorsque l'on s'intéresse à des êtres muets, est problématique. Elle demande l'attention de porte-paroles (qui peuvent être des personnes ou des objets) à même de jouer le rôle d'intermédiaires ou même de *traducteurs* (Callon, 1986 ; Latour, 1986) à partir de signaux singuliers.

Car une des conditions du maintien ou de la fidélisation des *care-givers* est la satisfaction personnelle – à défaut de gratification matérielle – qu'ils peuvent tirer de leur expérience auprès des *care-receivers*. Il faut qu'un résultat soit visible ou qu'en tout cas il puisse être interprété que leur action a fait une différence. Les nombreuses photos que les organisateurs prennent des piles de déchets sortis des points noirs en Chartreuse sont une façon de reconnaître l'action des bénévoles. De même, la publicisation de données recueillies par des biologistes après la mise en place de quotas dans la Mt Jefferson Wilderness, vise à faire état du retour de certaines plantes aux endroits qui avaient été dégradés par les (trop nombreux) visiteurs. Les témoignages de certains randonneurs, ravis d'avoir retrouvé le calme à cet endroit sont aussi mis en avant comme autant de signes de reconnaissance du site (dont les visiteurs sont une composante) envers ceux qui ont pris soin de lui.

1 Nous faisons allusion à cet article fondateur dans la manière de prêter attention à la réaction d'êtres non-humains à un processus d'innovation technique.

Formes de <i>care</i>	Éléments de caractérisation	Exemples / indices de cette forme de <i>care</i>
<i>Caring about</i>	Se soucier du bien-être ou du devenir d'autrui	Demande. Plainte. Discours officiel. Pétition. Allocation de moyens (don, subvention, ressources humaines).
<i>Taking care of</i>	Se porter responsable pour quelqu'un ou quelque chose	Organiser un plan d'action. Distribuer les moyens affectés. Répartir les rôles.
<i>Care giving</i>	Prodiguer un soin à quelqu'un ou quelque chose. Geste technique / attention à la singularité des besoins de cette personne/chose	Panser une ancienne plaie de coupe. Abris et nourrir des auxiliaires. Arroser précautionneusement de jeunes arbres. Rendre visite aux habitants. Les écouter. Porter secours à des visiteurs égarés ou blessés. Ne pas ramasser les déchets au printemps. Ne pas utiliser de dynamite.
<i>Care receiving</i>	Accepter le soin prodigué. Etre reconnaissant Coopérer dans le soin	Remercier. Manifester les signes d'un mieux être (l'herbe repousse, les animaux reviennent).

Tableau 1 – Récapitulatif des formes de *care*, de leur caractérisation et des exemples tirés des terrains pouvant éclairer ces formes.

Nous voyons que différentes formes de *care* peuvent être repérées. Ces formes mettent en valeur une pluralité d'attachements et une diversité de profils d'acteurs que nous commençons tout juste à dessiner. Le *care* permet avant tout d'alimenter la réflexion sur la façon dont l'éthique (en actes) se spatialise et nous pouvons aller plus loin.

SE SOUCIER, PRENDRE EN CHARGE, PRENDRE SOIN, RECEVOIR :
QUELS CHOIX D'ÉCHELLE ?

En décrivant les activités de *care*, nous avons plusieurs fois fait référence à des « niveaux » sur lesquels se situaient les acteurs et leurs pratiques. Peut-on pour autant parler d'échelles géographiques ?

— Un emboîtement d'échelles. A priori le niveau du *care receiving* est le plus situé, le niveau le plus petit du *care*. Il s'agit de l'interaction de deux individus dont l'un gratifie, par des signes ostentatoires de mieux être, le *care giver* qui lui aura apporté un soin de façon tout à fait située également puisqu'il aura pris en considération cet autre dans la singularité de ses besoins¹. En revanche, ceux qui se soucient (*caring about*) et ceux qui prennent la responsabilité et s'organisent pour que les conditions de ce soin soient réunies, semblent se situer à une autre échelle, plus éloignée dans le temps et l'espace de la situation de soin proprement dite. Mais cette situation là, visée par les deux premières étapes du *care*, n'est pas coupée, au moment où elle a lieu, de tout le processus qui l'a fait naître. Cette interaction est toujours *cadrée* par des règles, des codes, des comptes à rendre, des indicateurs, des organisations et des institutions dans lesquelles elle se situe. Un contexte beaucoup plus large déborde donc toute situation de *care-giving* ou *care-receiving*. De plus, lorsque les responsables « haut placés » (les « puissants » comme les appelle Tronto) se soucient, ils sont souvent sensibles à des situations précises, à des cas. Quand les instances régionales rappellent aux gestionnaires de la Mt Jefferson Wilderness qu'ils doivent restaurer le caractère sauvage de l'espace dont ils sont responsables, ils se réfèrent à des spots ou à des pics de fréquentation qui les alarment.

Ainsi, toute situation de *care* est prise, de manière simultanée, dans un ensemble plus large de préoccupations qui lui permet d'avoir lieu et toute situation de *care-giving* est susceptible d'influencer la naissance de scrupules ou de préoccupations plus larges. Elle ne transforme pas que les personnes ou les choses impliquées in situ. Aussi, lorsque le *care-receiving* faillit, les *care-takers* peuvent prendre le relais en gratifiant

1 Encore que, nous avons vu que cette gratification pouvait être communiquée, médiatisée auprès d'un public élargi (notamment à destination des *care takers* et des responsables qui demandent des comptes ou s'intéressent).

eux-mêmes les *care-givers*. Il existe donc une communication entre les différentes sphères du *care*.

Enfin, chacune des étapes du *care* connaît des interactions plus étroites qu'il n'y paraît. Lorsqu'un responsable haut placé téléphone ou écrit un courriel à un gestionnaire pour lui signifier que des crédits seront accordés à son projet, il lui dit aussi que ce à quoi ce gestionnaire tient, compte pour lui (son institution, son pays). De même lorsque ce même gestionnaire prend à part l'un des jardiniers ou des gardes pour lui confier une tâche spécifique, cette interaction n'a pas lieu à un niveau macro. Chaque interaction est locale et située mais elle est aussi prise dans un réseau plus grand de soucis, de contraintes et de moyens. Le *care* apparaît ainsi comme une activité englobante car il agit sur plusieurs niveaux, il implique différents acteurs selon un processus complexe, difficilement prévisible. Dans les discours politiques, il apparaît comme un projet de société, une éthique globale. Or, les recherches qui portent sur les soins médicaux ou plus largement sur les relations de soin, mettent en évidence une éthique situationnelle et plurielle. Les *care receivers* sont en général des personnes ou de tout petits objets/espaces.

— Une éthique fragmentaire. Sur nos terrains, les acteurs ne se donnent pas comme objectif de « sauver la montagne » ou de « réduire l'obésité en Amérique ». Il s'agit le plus souvent d'un arbre, d'un point noir, d'une route ou de quelques terrains de bivouac dont l'herbe a disparu. Par ces objectifs, ils cherchent à participer à une visée plus grande : pourvoir des espaces verts sains et sans danger, nettoyer la Chartreuse ou encore ré-ensauvager Mt Jefferson Wilderness. Mais ils savent que ces tâches sont au-delà de ce qu'ils peuvent concrètement faire dans l'immédiat. Ce ne sont d'ailleurs pas des tâches mais des orientations. Ce qu'ils peuvent faire est bien différent, beaucoup plus *fragmentaire*. Les orientations sont nécessaires car elles fédèrent, autour d'elles, des moyens et de la confiance. Mais ces orientations ne mobilisent pas, alors que des objectifs plus situés, plus faisables, commensurables vont amener les acteurs à faire ou à faire faire des choses. « Sauver la Terre » est enthousiasmant mais difficile à concevoir. En revanche, « nettoyer le dessous d'un télésiège » est performatif¹. Au « *small is beautiful* », on

1 Ce découpage fait écho au slogan caricatural (et souvent mal compris) « *think global, act local* » des mouvements militants, en particulier ceux qui s'intéressent à la protection de l'environnement.

pourrait répondre « *small is efficient* ». Car à l'action entreprise, il faut associer l'évaluation de la transformation apportée. Et là encore, les effets sont d'autant plus visibles et gratifiants si l'objet d'attention est circonscrit et commensurable.

— Une organisation en réseau : le rôle des objets dans la construction d'une continuité du *care*. Si l'éthique est fragmentaire, comment le soin peut-il en être un ? Toute expérience de *care* n'est-elle qu'un « *one shot* », isolé, discontinu et non reproductible ? Oui et non. D'une part, la perspective de *care* est, certes, orientée vers l'action de transformation de situations concrètes mais ce sont ces situations qui à la fois l'informent et la font travailler. Du fait que le *care* cherche à résoudre certains problèmes, il est souvent difficile de voir qu'il pourrait en poser. Pourtant, toutes les entités le long de la chaîne de responsabilité sont susceptibles de manquer ou de faillir. Les *care-givers*, par exemple, ont des besoins au même titre que les *care-receivers* dont ils s'occupent. Ainsi, il n'y a pas de relation proprement isolée d'un ensemble d'acteurs et de choses. Si les besoins des *care-takers* et des *care-givers* ne sont pas satisfaits, point de *care*. Le soin s'applique à de petits objets mais ceux-ci sont pris dans un réseau beaucoup plus étendu de relations. Par exemple, les insectes auxiliaires censés prendre soin¹ des plantations dans un massif ornemental ou au sein d'un groupement d'arbres sont à même de « faire ce travail » parce que d'autres acteurs s'en sont occupés en les nourrissant et en les protégeant² le temps qu'ils soient assez développés pour lutter contre les ravageurs. Chacun des maillons de la chaîne est pris dans un réseau complexe qui sous-tend la possibilité que le soin soit dispensé. Chacun des éléments (même ceux qui sont considérés comme les plus « puissants ») est vulnérable et dépend d'un réseau étendu d'entités qui le protège, le répare ou l'entretient. D'autre part, les soins prodigués ne le sont pas une fois pour toutes. Des traces subsistent pour qu'un relais soit possible. Les objets jouent, à ce niveau, un rôle indispensable. Ce sont eux qui – supports actifs de paroles, de promesse, de mesures – lient les acteurs, les choses et les événements entre eux. Ils sont indispensables car il est très difficile d'entretenir la mémoire du *care* tant les entités

1 Ils remplacent les produits phytosanitaires et luttent contre les insectes ravageurs des plantes, par exemple.

2 Les abris à coccinelles, notamment, sont conçus pour « aider les insectes à passer l'hiver » (Un gestionnaire, 2010).

changent et se redistribuent. Lorsque les élagueurs prennent soin de panser une plaie de coupe sur un arbre, ils écrivent ce qu'ils ont fait sur des « fiches de suivi », ce qui permettra aux autres élagueurs d'en connaître les circonstances et l'auteur et d'observer l'évolution de cet événement.

De plus, comme nous l'avons évoqué, le *care* est difficilement assumé pour beaucoup de *care-receivers* et les bénéfiques restent délicats à identifier lorsque le destinataire du soin est muet. Garder la mémoire du soin (dans des dossiers ou sur des photographies) est, dans ces cas-là, une forme de gratification à l'égard des *care-givers*. Aux États-Unis, certaines formes de rétribution faites aux volontaires, suite au travail fourni, passent aussi par des objets (livres, matériel de randonnée, calendriers, *pass* annuel pour visiter les Parcs Nationaux). Ainsi le *care* se déploie dans des interactions toujours situées mais il déborde très largement la somme de ces actualisations, à la fois dans le temps et dans l'espace, et ce grâce aux objets.

CONCLUSION

Cette approche par le *care* permet de voir que les activités de *gestion et de soin* ne concernent et ne mobilisent pas seulement des personnes ; elles s'attachent à des êtres qui ne sont pas humains et elles s'appuient et se diffusent grâce à certains objets. La responsabilité de la protection des espaces naturels apparaît distribuée entre une pluralité d'entités à des échelles différentes. Sans les intermédiaires (personnes, objets, choses), les différents espaces du *care* ne pourraient pas communiquer : la continuité du soin depuis ceux qui se soucient jusqu'à ce(ux) dont on se soucie ne serait pas assurée. Le regard porté sur les espaces protégés via le prisme des théories du *care* nous permet d'entrevoir une géographie relationnelle et non exclusive de ces espaces : ils sont pris dans des réseaux de relations qui les maintiennent. En définitive, les espaces de nature n'apparaissent que comme la partie immergée, visible, du travail de *care* qui les concerne. La chaîne de responsabilité qui permet de les préserver va du très local au très global et réciproquement. L'approche

par les théories du *care* nous permet de voir à quel point ils sont dépendants de toute une série d'attachements, de liens mais également à quel point ces espaces sont peut-être aussi acteurs de leur préservation (*care receiving*). *In fine* les espaces naturels protégés sont les nœuds visibles d'un réseau d'autres espaces qui œuvrent à leur préservation, leur concèdent une place et des outils, fédèrent des publics et met leur avenir en perpétuelle négociation.

Claire TOLLIS
Université de Grenoble – PACTE

BIBLIOGRAPHIE

- BOUTEFEU E., 2005, *La Demande sociale de nature en ville, enquête auprès des habitants de l'agglomération lyonnaise*, Lyon, Éditions PUCA-CERTU, 85 p.
- CALLON MICHEL, 1986, « Eléments pour une sociologie de la traduction », *L'année sociologique*, Paris, PUF.
- DEPRAZ SAMUEL, 2008, *Géographie des espaces naturels protégés : Genèse, principes et enjeux territoriaux*, Paris, Armand Colin, Paris, 295 p.
- FISHER B., Tronto Joan., 1991, « Toward a feminist theory of caring », in E. Able et M. Nelson, *Circles of Care. Work and Identity in Women's life*, Albany, State of New York Press.
- GHORRA-GOBIN, Cynthia. (Dir), 2010, « Géographie et éthique : la convergence s'impose-t-elle en ce début de XXI^e siècle ? », *Géographie et Cultures*, numéro spécial « Géographie et Éthique », n° 74, 133 p.
- HACHE EMILIE, 2011, *Ce à quoi nous tenons, propositions pour une écologie pragmatiste*, Paris, La Découverte, 246 p.
- HÉRITIER STÉPHANE, 2006, « Nature mobile et touriste transporté : enjeux et problèmes liés aux déplacements touristiques dans les parcs nationaux des montagnes de l'Ouest canadien », *Cahiers de Géographie*, n° 4, p. 125-138.
- HÉRITIER STÉPHANE, 2008, « Les parcs nationaux entre conservation durable et développement local », in *Géocarrefour*, vol. 82, n° 4, p. 171-263.
- HÉRITIER STÉPHANE, Laslaz Lionel. (Dir.), 2008, *Les parcs nationaux dans le monde : protection, gestion et développement durable*, Paris, Ellipses, 320 p.
- KALAORA BERNARD, 2000, « À la conquête de la pleine nature », *Ethnologie Française*, 29, n° 4, p. 513-527.
- LASLAZ LIONEL, 2010, Préface « Parcs nationaux de montagne et construction territoriale des processus participatifs », *Revue de géographie alpine* 98-1, p. 9-22.
- LASLAZ LIONEL, 2011, « Renaturaliser » sans patrimonialiser : bannir les « installations obsolètes » et les « points noirs paysagers » dans les « espaces naturels protégés alpins », Colloque « *Patrimonialiser la nature : valeurs et processus* », 7-9 septembre 2011, Pau. Communication orale.
- LASLAZ LIONEL, 2011 « Les espaces protégés : des territoires de conflits ? », Entretien, *Vox geographi*. 20 avril 2012, réalisé par Bénédicte Tratnjek, en ligne : http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=2178
- LATOUR BRUNO, 1986, "The powers of association", in Law. J., *Power, action, belief*, London : Routledge & Kegan Paul, p. 264-280.
- LÉVY J., 2003, "Géographie", in Lévy J, Lussault M. (Dir), *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.

- LÉVY JACQUES., 2009, « Ethique », *EspacesTemps.net*, Mensuelles, mis en ligne le 20.05.2009. Adresse internet : espacestemp.net/articles/serendipity/
- MOLINIER P., Laugier S., Paperman P., 2009, *Qu'est ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot et Rivages, 302 p.
- MURDOCH, J. 1997, "Towards a geography of heterogeneous associations", *Progress in Human Geography*, n° 21, 3, p. 321-337.
- NOVEMBER VALÉRIE., 2000, *Les Territoires du risque : le risque comme objet de réflexion géographique*, Thèse de doctorat, Université de Genève, 308 p.
- PATTARONI LUCA, 2001, « Le geste moral : Perspective sociologique sur les modalités du vivre ensemble », *Carnets de bord*, 2, p. 67-77. http://www.academia.edu/3283266/Le_geste_moral_perspective_sociologique_sur_les_modalites_du_vivre_ensemble
- PATTARONI LUCA, 2005, *Politique de la responsabilité : promesses et limites d'un monde fondé sur l'autonomie*. Thèse de doctorat en sociologie, Paris/Genève, École des Hautes Etudes en Sciences Sociale et Université de Genève.
- PROCTOR J.D., Smith D.M., 1999, *Geography and Ethics : Journey in a moral Terrain*, Routledge Editions, New York/London, 303 p.
- RAÏD LAYLA, 2009, « Care et politique chez Joan Tronto », in P. Molinier, S. Laugier et P. Paperman, *Qu'est ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Éditions Payot et Rivages, p. 57-88.
- THÉVENOT LAURENT, 2006, *L'Action au pluriel : Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 310 p.
- TOLLIS CLAIRE, 2010, « Ethique-espace-action : un triptyque à activer », *Géographie et Culture*, n° 74, p. 97-110.
- TOLLIS CLAIRE, 2012, *Bien gérer les « espaces de nature » : une éthique du faire-avec. Propositions pour une géographie des associations hétérogènes*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble, 607 p.
- TRONTO JOAN, 2009, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte, 238 p. (1ère éd. 1993).
- YOUNES CRIS, 2008, « La Ville-Nature », *Appareil*, Paris, numéro spécial « La Ville dans les Sciences Humaines », 5 p.